

XYZ. La revue de la nouvelle

Un verre de thé pour une canicule

Annie Dulong



Numéro 91, automne 2007

Origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3043ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dulong, A. (2007). Un verre de thé pour une canicule. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (91), 63–69.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Un verre de thé pour une canicule

Annie Dulong

L'ÉTÉ, Montréal a quelque chose de cru, d'honnête et de désespéré. Comme moi. Les chats se battent, les voisins boivent de la bière, les retraités se retrouvent au parc pour jouer à la pétanque et aux cartes, les femmes enceintes promènent leur bedaine dans des vêtements qui menacent d'exploser et les jeunes parents exhibent leur nouveau-né avec une fière fatigue. Il plane sur la ville une odeur de crème solaire, de sueur, de cigarette et de marijuana. Sur Saint-Laurent, sur Saint-Denis, les terrasses sont pleines d'hommes et de femmes qui cherchent l'âme sœur ou l'oubli, qui font la fête ou regardent marcher d'autres hommes et femmes. Jour et nuit, les parcs sont peuplés d'errants, à la recherche de fraîcheur, qui finissent par se mettre au moins les pieds dans l'eau, entre les canards, les pigeons, les chiens et les sacs de plastique. Tous les deux ou trois balcons, quelqu'un joue de la guitare ou de l'accordéon, et cela finit par créer une cacophonie un peu étrange, à mi-chemin entre sympathique et tout simplement dérangeante.

Je n'ai ni chat, ni bière, ni jeu de cartes, ni grossesse, ni bébé, ni amoureux. Je suis seule, seule dans un appartement trop petit, trop sombre et trop chaud. J'accumule les symboles du vide de ma vie et pourtant, l'été, le ciel trop bleu finit par me faire oublier mes insatisfactions. Il me vient des idées de projets pour changer le cours de mon existence, ou simplement pour passer la journée. Évidemment, il fait trop chaud pour faire quoi que ce soit. Mais c'est toujours bien de rêver en prenant un verre de rhum glacé sur mon balcon.

Cette année, j'avais opté pour le changement : au lieu de passer l'été à détester ceux qui semblent tout avoir, j'avais pensé m'offrir

soit un chien, soit un amant, soit des vacances à l'extérieur de la ville. Mes finances étant ce qu'elles sont, c'est-à-dire passablement catastrophiques, je ne pouvais ni partir en vacances ni acheter un chien. Les joies du travailleur autonome. Il ne me restait qu'une solution : pousser le cynisme jusqu'à m'acquerir avec un homme pour la période estivale, attitude cynique parce que je sais bien que « l'homme de ma vie » n'existe pas. À mon âge, j'ai appris à me connaître. J'allais donc choisir une liaison, privilégier le plaisir de promenades dans les parcs la nuit à la recherche d'un homme qui serait encore là lorsque viendrait novembre. C'était le plan. Et j'aime m'en tenir aux plans, autant que vous le sachiez tout de suite.

Le plus simple, dans ce genre de situation, est d'y aller avec la même méthode que lorsque je me cherchais encore des colocataires : d'abord, les hommes que je connais déjà. Évidemment, j'aurais préféré du « sang neuf », histoire de voyager au moins virtuellement. Mais bon, on était déjà en juillet, alors cela n'aurait peut-être pas été aussi profitable. Malheureusement, mes collègues masculins, pour sympathiques qu'ils soient, sont aussi, presque tous du moins, plus gais que les plus gais des gais. Je ne sais pas pourquoi, je n'y comprends rien, mais nos réunions de travail ressemblent aux pires clichés. Et ceux qui ne sont pas gais sont déjà mariés et, dans ce cas-là, souvent déjà occupés par leurs femme, enfants et maîtresse. Alors pas pour moi. Il restait Georg, un Allemand de passage, profil idéal. Mais après deux ou trois verres, il est devenu très clair pour lui comme pour moi que, vraiment, non merci.

Comme mon entourage ne m'offrait rien d'intéressant, et comme je n'étais pas assez désespérée pour aller dans un bar à la recherche d'un amant chaque soir, j'ai décidé d'opter pour une catégorie d'hommes à la fois vaste et potentiellement intéressante : les anciens amants. Parmi ces hommes, et ils sont somme toute nombreux, avec lesquels, au fil des vingt dernières années, j'ai partagé des bouts de vie plus ou moins longs, il ne pouvait en aller autrement, cela me semblait statistiquement juste, qu'au moins un soit disponible pour une aventure estivale.

Les anciens amants, donc. J'ai commencé ma vie « en région », selon cette expression « montréalocentriste » qui consiste à positionner le Québec entier par rapport à Montréal. Comme il a déjà été établi que je ne dispose pas de moyens financiers suffisants pour pouvoir cesser mon travail, je ne pouvais faire autrement qu'éliminer d'office ceux de mon ancienne vie, c'est-à-dire ceux de mes vingt premières années, lorsque j'habitais le Bas-du-Fleuve.

La proximité étant, dans ce genre de situation, la clé, je concentrai mes recherches sur ceux de ma nouvelle vie. Bien sûr, parmi eux, certains s'étaient révélés par le passé de si mauvais choix, des erreurs tellement flagrantes — j'en avais parfois honte —, qu'une première sélection s'imposait. Par exemple, Félix : dépendant de son ordinateur, devant lequel il passait des jours complets à jouer sur les casinos en ligne, Félix avait eu du mal à détourner le regard de son écran suffisamment longtemps pour me voir le quitter. Je crois qu'il ne s'en est véritablement rendu compte que deux ou trois jours plus tard. Il y avait aussi Benoît, homme aussi menteur qu'agressif, que j'ai quitté au bout de trois semaines parce que, franchement, j'en avais assez de l'entendre pester contre tout et tous : juste une fois, j'aurais aimé l'entendre dire quelque chose de vaguement positif, même sur la météo. Mais il prenait pour une insulte suprême, et ne se gênait pas pour le dire à coups de poings dans les murs, le fait que février est le mois le plus froid de l'hiver. Février fut, cette année-là, en 1995, particulièrement froid, il est vrai. Mais février, c'est février, et j'en avais assez d'acheter des plantes pour cacher les trous laissés par Benoît dans les murs.

Toutes mes relations n'ont pas été catastrophiques, c'est évident. Je ne suis pas devenue cynique par désespoir mais plutôt au terme d'une grande évaluation de mon propre caractère : les relations à long terme, dépassant le cap des deux ou trois ans, ont toujours fini par me rendre fuyante, comme si, après ce temps, je me mettais à vouloir visiter des contrées étrangères. Ou à vouloir faire des projets à plus long terme, ce qui, je l'admets, me donne un vertige tel que, couillonne comme je suis, je prends mes jambes à mon cou. Je sais, je sais, je n'en serais pas là si j'avais osé, au moins une fois, tenter le tout pour le tout et accepter de m'engager pour de

bon. Je le sais, mais cela ne change rien, et n'a surtout rien à voir — je le répéterai pour m'en convaincre — avec la situation dont il est ici question.

Donc. Il me fallait, dans le bassin plus restreint des hommes que je pouvais souhaiter revoir, faire une deuxième sélection : les hommes mariés ou en couple, ceux qui m'avaient trop aimée pour que je risque de les blesser en leur proposant une aventure, et ceux, c'est inévitable quand on commence à avoir des amants à l'adolescence, qui, au bout du compte, avaient découvert qu'ils étaient gais. Restait donc un nombre plus restreint, certes, mais plein de potentiel. Et le choix le plus évident me sembla Paul. Nous étions amis depuis toujours, enfin depuis que notre liaison de quelques mois s'était terminée abruptement, il y a quinze ans : je partais étudier à l'extérieur, il ne voulait pas m'attendre, je ne voulais pas ne pas partir. Nous avions gardé le contact, n'hésitant pas, pendant les périodes de sécheresse, à nous octroyer un petit interlude sexuel. Réanimer mon aventure avec Paul me sembla sans risque, puisque, malgré la présence d'un certain désir, nous savions tous deux que, amoureuxment parlant, cela ne pouvait fonctionner.

Comme c'est le cas pour tous les plans, parfois, on oublie un détail, minuscule. Mais c'était l'été. Il fait toujours bon, l'été, ne pas être seul. C'est la saison des mariages et autres occasions où être en couple simplifie grandement la vie. Il fait chaud, les corps sont toujours à moitié nus et, soyons honnêtes, cette constante nudité crée une certaine soif, ou faim, peu importe l'euphémisme. Le détail était là, à rigoler en me regardant saisir le téléphone. J'ai choisi de ne pas le voir, ce détail.

J'ai revu Paul un soir de juillet. Il avait fait une chaleur suffocante toute la journée. C'était le jour du ramassage des ordures, et dans la rue planait une vague odeur de vieilles couches et de légumes pourris. Après avoir parcouru la vente trottoir de la rue Saint-Laurent, Paul et moi avons pris une bière sur son balcon du troisième alors qu'une petite pluie tombait sur la ville, abaissant le mercure de quatre ou cinq degrés. Puis, nous nous sommes retrouvés dans son lit, je ne sais plus comment. Notre discussion, mémorable pour son coq-à-l'âne, n'avait été qu'une longue suite de

préliminaires excitants. Lorsqu'il s'enfonça en moi, Paul murmura : « Juste un peu de sexe sans conséquence. » Je n'ai rien répondu. Cela va de soi, pensai-je alors même que je jouissais sans l'avoir vu venir. Sans mauvais jeu de mots.

L'été avait commencé tôt cette année-là. Dès le mois de mai, de grandes chaleurs avaient précipité les Montréalais sur les terrasses et les pistes cyclables. En juillet, la ville prit des airs de sauna, qu'elle n'abandonnerait d'ailleurs, autant le dire tout de suite, qu'à la fin septembre. Il y eut une entente tacite entre Paul et moi, entente qui nous permit de nous créer un rythme : presque tous les soirs de la semaine, après le travail, nous nous retrouvions pour casser la croûte et faire l'amour — baiser, répétait Paul —, avant de nous endormir exténués. C'était simple, sans tralala, comme notre amitié. Cela convenait à l'impossibilité de penser qui accompagne la canicule dans une grande ville.

C'était la relation estivale parfaite : le beau temps créait un état de désir perpétuel, et comme Paul et moi étions amis depuis longtemps, nous pouvions parler littérature, musique, cinéma sans jamais nous ennuyer. J'aimais particulièrement, les soirs trop étouffants, parcourir la ville à pied, à la recherche d'un peu d'air frais. La rue Saint-Denis, avec ses bars, ses terrasses et ses librairies ouvertes très tard, nous offrait une multitude d'options. Et il y avait toujours la dernière séance au cinéma, lorsque, vraiment, nous n'en pouvions plus.

Oui, c'était vraiment l'idéal. Mais j'avais oublié un détail, un tout petit détail. Et j'ai commencé à me souvenir du détail lorsque le mois d'août est arrivé. Août, dans mon domaine, est plutôt tranquille. C'est le mois parfait pour prendre des vacances, même si cela veut dire poursuivre les amis dotés d'une maison de campagne afin de pouvoir quitter la ville quelques jours. Il y a le chalet de Julia, dans les Cantons-de-l'Est, la maison de mes parents, près de Percé, celles de mes frères et sœurs. Pour la paumée que je suis, les connaissances sont les seuls lieux de vacances possibles. Mais cette année, malgré le voile d'humidité qui planait sur la ville, à un point tel qu'il semblait parfois, certains jours, que les corps se couvraient d'une mince couche de pluie en suspension, je n'avais pas envie de

prendre mon sac à dos et le train. Mes vacances annuelles au bord de la plage, un café dans une main et un roman policier dans l'autre, ne m'intéressaient pas. Je prétendis que je ne me sentais pas d'attaque pour passer du temps en famille. Je prétextai un surplus de travail. Je mentis en disant que je n'avais pas les moyens de prendre le train. Et lorsque ma sœur offrit de me payer le billet, je lui racontai que je ne pouvais pas quitter la ville parce que j'attendais la visite d'une vieille amie venue de l'étranger.

C'est à ce moment-là, quelque part au milieu de mes fausses raisons, que le détail est revenu me hanter. Proust aurait été fier de moi : assise sur mon balcon, un verre de thé glacé suintant dans la main droite, je sentis une goutte quitter le verre et se poser sur ma main et me retrouvai quinze ans auparavant, assise sur un balcon similaire, avec un verre de thé glacé dans la main gauche cette fois-là, puisque la droite était prise par une autre main. Celle de Paul. L'été de nos vingt-cinq ans, j'essayai de convaincre Paul que nous parviendrions à entretenir notre relation s'il acceptait de venir me rendre visite en France. Mais alors que j'agrippais sa main comme si cela pouvait encore nous sauver, Paul refusa. Nous étions trop jeunes, disait-il, pour « tenir » — c'était son mot — pendant quatre ans avec un océan entre nous. Il voulait que je reste, parce qu'il disait que, vraiment, il n'y avait aucune raison valable pour aller à l'étranger alors que les universités d'ici m'offraient de si belles possibilités. Mais j'avais rêvé toute ma vie de jeune adulte d'être admise dans une université étrangère, alors ce qu'il me demandait me sembla un sacrifice trop grand. L'été de nos vingt-cinq ans, alors que Montréal suait à grosses gouttes, Paul et moi fîmes provision d'amour et de sexe. Nous étions les derniers amants sur cette terre, et mes parents me reprochèrent de ne pas leur avoir rendu visite alors même que je me préparais à partir pour si longtemps. Et lorsque septembre arriva, déchirés l'un comme l'autre de consentir à un tel sacrifice, nous nous quittâmes. Je partis pour la France, je fis mon doctorat, et lorsque je revins définitivement, quatre ans plus tard, Paul et moi étions ailleurs, chacun occupé à commencer sa carrière, chacun pris par sa recherche de l'amour. Nous étions amis.

Un matin d'août, quinze ans plus tard, Paul arriva chez moi et me trouva pétrifiée sur une chaise de plage. J'eus l'impression de revenir en arrière, de me retrouver quinze ans plus tôt, sur le même balcon, avec la même main dans ma main droite. Mais nous avions vieilli, nos mains étaient devenues plus rugueuses, et nos visages commençaient à rider.

— Je ne pars pas cette année, Paul.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas faire la même gaffe qu'il y a quinze ans.

— Ce n'était pas une gaffe.

— Et si je reste, cette fois-ci ? Ou si tu viens avec moi ?

Il prit une gorgée de thé glacé, appuya sa tête sur le dossier de sa chaise et regarda les écureuils qui s'ébattaient dans le compost du voisin. Sa main se relâcha un peu.